

SIMONE ELKELES

Crossing the Line

La Martinière j. FICTION

Crossing the Line

Simone Elkeles

Crossing the Line

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin

La Martinière j. FICTION

Du même auteur, aux éditions
de La Martinière Jeunesse :

Irrésistible alchimie
2011
Irrésistible attraction
2011
Irrésistible fusion
2012

Paradise
2013
Retour à Paradise
2013

Attirance et confusion
2014
Attirance et indécision
2015

Photographie de couverture : © PeopleImage/Getty Images

Édition originale publiée en 2018 sous le titre *Crossing the Line*
par HarperTeen, une marque de HarperCollins Publishers,
New York.
© 2018, Temple Hill Publishing LLC
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© 2019, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.
ISBN : 978-2-7324-9009-0

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

Pour Mindy
Parce que quand Dieu a distribué les amies,
j'ai gagné le gros lot

1
Ryan

Quand on meurt, c'est *game over*.
Fin de partie, pour de vrai. Pas moyen de revenir avant le moment où on s'est planté ou de continuer avec une nouvelle vie.

Assis au dernier rang du funérarium, je regarde défiler les gens qui viennent présenter leurs condoléances à la veuve de Max Trieger. Celle-ci s'accroche désespérément à ses deux petites filles. Une des gamines en larmes demande si son papa se trouve dans la caisse en bois devant elles, et tout ce que peut faire Mme Trieger, c'est acquiescer lentement à travers ses sanglots. Deux mètres plus loin, son fils se tient très raide, les bras croisés sur sa poitrine.

Je me souviendrai toujours de Max comme d'un flic de la frontière particulièrement coriace. Certains jeunes Mexicains du bahut avaient peur de lui ; ils craignaient qu'il ne se mette à fouiner et à poser des questions sur leurs parents ou à demander si leurs papiers étaient en règle. Mais le but de Max n'était

pas de débusquer les immigrés clandestins, c'était d'anéantir le trafic de drogue afin de délivrer la génération suivante de ce fardeau.

On raconte que Max Trieger participait à une opération secrète montée par les autorités mexicaines et par la DEA[1] pour coincer *Las Calaveras*, le cartel qui opère entre le Mexique et les États-Unis, et qu'il a été abattu pour cette raison. D'une balle en pleine figure. Personne ne sait qui a tiré, évidemment. La règle, dans notre ville frontalière du Texas, c'est qu'« ici, on écrase les mouchards ».

Je fixe le cercueil en m'interrogeant : si Max avait su qu'il allait mourir en laissant sa femme et ses enfants derrière lui, se serait-il quand même impliqué dans cette fameuse opération secrète ?

Probablement, oui.

— Viens t'asseoir avec nous, Ryan, me lance ma mère installée au deuxième rang.

Elle gesticule frénétiquement et je me demande combien de verres elle a bus avant de venir.

Je secoue la tête dans l'espoir qu'elle se désintéresse de moi et je tente de me fondre dans la foule, les yeux rivés au sol pour ne pas avoir à croiser son regard ou celui de quiconque. C'est une tactique d'évitement que j'ai mise au point il y a un bail. Parfois, ça marche.

Et parfois non.

Je ne tarde pas à m'apercevoir que, cette fois, je me trouve dans le second cas de figure : quelques

1. NdT : Drug Enforcement Administration, équivalent américain de la brigade des stups.

minutes plus tard, on me frappe sur l'épaule sans douceur.

— Yo, gros naze. Ta mère veut que tu viennes t'asseoir devant avec nous, lâche ce pleurnicheur de PJ, mon demi-frère, d'une voix nasillarde.

Au lieu de répondre, je lui jette un regard froid pour qu'il me foute la paix.

— Comme tu voudras, dit-il sèchement. Moi, ça m'arrange que tu restes dans ton coin.

Tout le monde sait, ici, que nous n'avons aucun lien de sang. Moi, je ne suis que le beau-fils délinquant du shérif bien-aimé de Loveland. Ce n'est un secret pour personne et ça ne changera jamais.

PJ se dirige en trottinant vers son père qui monte la garde devant le cercueil et lui chuchote quelque chose. Pas besoin d'être un génie pour comprendre qu'il me balance, ce qui est franchement pathétique de la part d'un mec de presque dix-sept ans. Mon beau-père, Paul, également connu sous le nom de shérif Blackburn, me jette un coup d'œil dégoûté tandis que son fiston me gratifie d'un petit sourire triomphant.

Je les ignore et incline la tête pour faire la seule chose que je suis venu faire : prier pour Max Trieger.

Il y a quelques mois, Max m'a trouvé assis sur un banc du parc, un canif à la main. C'était tard dans la soirée ; il n'y avait personne d'autre dans les parages et je fixais la lame brillante comme si elle était ma planche de salut. Quand Max s'est approché de moi, il ne m'a pas interrogé et n'a pas exigé que je lui remette mon couteau. Comme s'il devinait ce que

j'étais sur le point de faire, il a simplement posé ses fesses sur le banc à côté de moi. On est restés assis en silence un long moment avant qu'il lance de sa voix toujours calme et posée :

— Et si ça s'arrangeait, sauf que tu ne le sauras jamais parce que tu as abandonné ?

— Et si ça ne s'arrangeait pas ? ai-je répliqué sans quitter la lame des yeux.

Il a haussé les épaules.

— La loi des probabilités prévoit que ça s'arrangera, et j'en connais un rayon en matière de lois. Pourquoi je ne garderais pas ton couteau un petit moment, Ryan ? Ce serait dommage que tu te blesses sans faire exprès en attendant que les choses s'améliorent. (Il m'a tendu la main et je lui ai remis le couteau.) Si jamais tu as besoin de moi, n'hésite pas à m'appeler. À toute heure du jour ou de la nuit. Moi, ou mon partenaire Lance Matthews. Il est un peu brut de décoffrage, mais c'est un mec bien.

Il m'a tendu une carte avec leurs deux numéros.

Et même si je savais que je n'appellerais jamais, je l'ai fourrée dans mon portefeuille comme si c'était une bouée de sauvetage.

Max Trieger m'a sauvé la vie ce soir-là. Max était un héros, contrairement à mon beau-père.

Je regarde le mari de ma mère, vêtu de son uniforme bleu marine orné d'une étoile dorée et d'un insigne sur lequel sont gravés les mots PAUL M. BLACKBURN, SHÉRIF. Il adore ce vilain uniforme en Nylon – non pas pour ce qu'il représente, mais parce qu'il se sent important quand il l'a sur le dos.

Maintenant, il accueille les proches de Max à l'entrée. Les grandes vacances viennent de commencer et il fait une chaleur infernale dans le sud du Texas. Je me demande si les gens remarquent les gouttelettes de sueur sur son visage. Sans doute pas. Certains le regardent comme si, à lui seul, il pouvait protéger la ville entière contre toute forme de crime. La vérité, c'est que Paul ne se soucie de personne d'autre que de lui-même. Il laisse les types comme Max et Lance faire le sale boulot ; pendant ce temps-là, il reste planqué dans son grand bureau et s'attribue le mérite de chaque arrestation et de chaque opération antidrogue réussies comme s'il était le seul flic compétent de l'État. Il méprise les agents fédéraux qui patrouillent le long de la frontière ; il les considère comme des frimeurs inutiles alors même que, de notoriété publique, certains postes de police dans les villes frontalières emploient des ripoux, des flics corrompus payés par les cartels pour détourner les yeux.

Je jette un coup d'œil à ma mère assise près d'Allen et PJ, les deux fils pénibles que Paul a eus avec sa première femme. Elle porte une petite robe en dentelle noire dégotée dans une boutique chic et a sagement croisé les mains sur ses genoux. Je sais qu'elle a bu, mais elle est douée pour le cacher. Je parie que même Paul ne se rend pas compte qu'elle a déjà descendu sa dose quotidienne ce matin.

Ou peut-être qu'il s'en fout.

Dans son esprit lubrique, avoir une potiche à ses côtés renforce son image de héros. Par contre, que le fils bâtard de ladite potiche entache la perfection du tableau le fout dans une rogne pas possible.

Alors que le flot des endeuillés commence à se tarir, une bande de filles du lycée de Loveland débarque dans le funérarium. Elles portent toutes le même genre de robe courte à bretelles et elles se déplacent groupées tel un troupeau de moutons.

— Pas question que je m'assoie près de Ryan, lance Mikayla Harris, qui s'est proclamée chef de bande, assez fort pour que je l'entende.

Je brandis mon majeur tendu.

Elle me foudroie du regard et marmonne « Connard » avant de passer une main dans sa chevelure flamboyante et d'entraîner sa clique vers l'autre bout de la salle.

Quand j'ai débarqué à Loveland, il y a un an, Mikayla et moi sommes sortis ensemble pendant une soirée. Je l'ai prévenue que je ne voulais pas de copine parce que je m'entraînais à la boxe pour monter dans le classement, mais elle pensait sans doute que je changerais d'avis en la fréquentant. Quand elle a pigé que je ne vénérerais jamais le sol qu'elle foulait, elle a raconté partout que j'avais séjourné en maison de correction à Chicago pour agression et vol de voiture. J'ignore comment elle l'a découvert, mais peu importe. Après ça, tout le bahut s'est mis à m'éviter.

Paul, qui vient d'abandonner son poste à l'entrée, se dresse soudain devant moi. Il empeste le parfum bon marché.

— Va t'asseoir près de ta mère, ordonne-t-il, les dents serrées.

— Pourquoi ? Pour qu'on fasse semblant d'être une famille heureuse et unie ?

Dieu sait que ça n'est pas le cas.

— Non, petit malin. (Il adresse un sourire forcé à un couple qui vient d'arriver avant de reporter son attention sur moi.) Pour que ta mère ne soit pas obligée d'expliquer pourquoi son fils préfère s'asseoir avec des inconnus pendant des obsèques. Pour une fois dans ta vie, épargne-lui la peine de te trouver des excuses.

Je jette un coup d'œil à ma mère avec un pincement de culpabilité. Elle n'a jamais été une maman poule, mais mieux vaut sans doute que je ne lui donne pas une raison supplémentaire de se soûler.

Quand je passe devant lui pour la rejoindre, Paul me tapote le dos comme si on éprouvait une vague affection l'un pour l'autre. C'est juste pour la galerie. Si l'une des personnes ici présentes savait ce qu'il disait de Max dans son dos, elle aurait un infime aperçu du véritable shérif Blackburn.

Une brusque agitation au premier rang me ramène à la raison de ma présence. Les jumelles de Max pleurent toujours. Quand Mme Trieger ordonne à son fils de se rapprocher d'elles, il secoue la tête et crie :

— Je ne veux pas rester ici !

Sa mère tente de le prendre dans ses bras pour le consoler, mais il se dérobe et sort de la salle en courant. Je le comprends : moi aussi, je voudrais être ailleurs.

Pendant que plusieurs personnes dont Lance, le partenaire de Max, se précipitent pour réconforter la veuve éplorée, je me faufile dehors.

Je ne mets pas longtemps à retrouver le gamin. Il doit avoir onze ou douze ans, un âge merdique

pour perdre son père. Cela dit, j'ai perdu le mien avant ma naissance et c'était merdique aussi. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact : mon père à moi s'est barré. Il a disparu après que ma mère lui a annoncé qu'elle était enceinte. Il paraît qu'il a pris tout le fric qu'ils avaient économisé et s'est enfui avec une strip-teaseuse.

Mon père était un enfoiré de première.

Le fils de Trieger, réfugié derrière un arbre, me dévisage avec curiosité.

— Tu peux dire ce que tu veux ; je n'y retourne pas.

Je hausse les épaules et sors une cigarette.

— Écoute, petit, je me fiche que tu y retournes ou pas. (J'allume la clope et m'assois sur un banc près de l'arbre.) Tu peux même rester planqué là toute la journée.

— Je ne me planque pas, proteste-t-il.

Il fait un pas de côté, révélant son corps maigrichon et son visage rougi d'avoir pleuré.

Je tire une taffe et la fumée me brûle le fond de la gorge, me rappelant pourquoi je déteste ces saloperies qui donnent le cancer.

— Pourtant, on dirait bien.

Le gosse se perche timidement sur le bord du banc.

— Tu es le fils du shérif Blackburn, pas vrai ?

Je me hâte de corriger :

— Son beau-fils.

Il braque son regard sur ma cigarette.

— Ça donne le cancer.

— Comme les hot-dogs. Tu n'en manges jamais ?

— Si.

Je tire une autre taffe, puis écrase la clope sur le banc. J'ai commencé à fumer quand j'avais l'âge de ce gamin parce qu'un soir ma mère avait laissé un paquet de Newport sur le comptoir de la cuisine avant de sortir. J'ai arrêté quand je me suis mis à la boxe et à la muscu, mais ça m'arrive encore d'en griller une de temps en temps, quand je suis stressé. Comme aujourd'hui.

— Parfois, c'est fun de faire des trucs mauvais pour la santé, dis-je au gamin.

— Tu es vraiment allé en taule pour avoir volé une bagnole ? demande-t-il.

— Je ne l'avais pas volée. Juste empruntée.

— Pourquoi ?

— Tu veux la vérité ?

Il acquiesce.

— Pour faire chier le mec avec qui ma mère sortait à l'époque. (Je désigne le funérarium.) Pourquoi tu t'es barré ?

Il glisse un doigt dans le col de sa chemise blanche amidonnée et l'écarte de son cou comme si elle l'étranglait.

— C'est juste que… je ne veux pas voir son cercueil. Je ne suis pas débile ; je sais qu'il est mort. Mais je ne veux pas qu'on me le rappelle. Et je déteste la façon dont tout le monde me regarde maintenant qu'il n'est plus là.

Tête baissée, il donne un coup de talon au pied du banc avant de continuer :

— Ça t'arrive d'avoir envie de disparaître ?

— Tout le temps. Mais selon la loi des probabilités, une fois qu'on a touché le fond, les choses commencent à s'améliorer. C'est ton père qui m'a dit ça un jour.

Je ramasse un caillou à mes pieds et le lance sur un arbre. Puis je jette un coup d'œil au parking dans lequel m'attend ma vieille Mustang déglinguée et reprends :

— Fuir ne résoudra pas tes problèmes. Si tu fuis, tu seras seul, et je vais être franc avec toi : ces filles que j'ai vues là-bas… tes sœurs. Elles ont besoin de toi. Ta mère a besoin de toi.

— Je ne veux pas qu'on ait besoin de moi.

Il ramasse un caillou et le jette aussi, essayant de toucher le même arbre.

— Je comprends, mais parfois… (Je pense au cercueil de Max et au drapeau américain qui le recouvre.) Parfois il faut grandir avant d'être prêt. Fais-moi confiance, je sais de quoi je parle.

Le gamin ramasse un autre caillou, mais au lieu de viser à nouveau l'arbre, il se focalise sur un truc derrière moi. Je me retourne. Mon beau-père se dirige vers nous avec un air sévère.

— Et merde.

— Charlie, la messe commence, lance Paul de cette voix haut perchée censée lui donner de l'autorité mais qui me fait grincer des dents comme un crissement d'ongles sur un tableau noir. Il faut que tu y ailles.

Le gamin soupire.

— Vas-y, lui dis-je. Sois un homme.

Il me tend son caillou avant de repartir vers le funérarium.

Paul me fusille de ses petits yeux porcins.

— Qu'est-ce que tu as raconté au gamin de Max ?

Je soutiens son regard parce que je sais qu'il déteste ça. Il voudrait que je tremble devant lui, mais il peut toujours courir.

— Pas grand-chose.

On est dans une impasse mais il refuse de me foutre la paix. Il est trop prévisible. D'un instant à l'autre, les insultes vont voler.

Il désigne le paquet de clopes posé sur la table de pique-nique.

— C'est quoi, ça ?

J'en sors une et l'allume.

— J'en ai proposé une au gamin, mais il n'en a pas voulu.

— C'est illégal, Ryan.

Je tire une taffe et souffle un nuage de fumée.

— Et alors ?

— Tu n'es vraiment qu'un petit con, me dit-il comme si je n'étais pas déjà au courant. (Insulte numéro un. Il va y en avoir d'autres.) Tu devrais m'être reconnaissant de te laisser habiter chez moi au lieu de t'envoyer vivre avec ton père. (Un coin de sa bouche frémit.) Oh, c'est vrai : ce n'est pas possible. (Insulte numéro deux.)

— Chaque jour, je remercie ma bonne étoile pour ta générosité, Paul.

Je tire une autre taffe et souffle la fumée lentement, savourant mon effet sur Paul.

Celui-ci agite un index menaçant.

— Je ne veux plus que tu parles au gamin de Max, c'est compris ?

— Fous-moi la paix. Il vient juste de perdre son paternel. Il avait besoin de parler à quelqu'un.

Il se redresse de toute sa taille comme si ça pouvait lui donner l'air intelligent.

— Laisse-le parler à quelqu'un qui respecte les gens. Quelqu'un qui a de l'honneur et de l'intégrité. (Insultes numéros trois, quatre et cinq.)

La vache, il est lancé.

Si ce type n'était pas le mari de ma mère, je lui foutrais mon poing dans la gueule. Il kiffe les insultes et c'est la personne la plus mal placée au monde pour brandir les mots « honneur » et « intégrité ».

Je lui réponds nonchalamment :

— Si tu le dis. Tu n'es pas mon père ; tu n'es même pas de ma famille.

— Dieu merci. Si tu étais mon fils, tu serais assis là-dedans à côté de ta pauvre mère, avec un costume présentable et une cravate au lieu de… (Il désigne mon jean noir et mon T-shirt assorti.)… Ça.

Paul sait pertinemment que je n'ai pas le fric pour m'acheter un costard, et ce n'est pas lui qui m'en offrira un.

Assez d'insultes pour aujourd'hui.

— Je me tire, dis-je en écrasant mon mégot sur le banc et en me levant pour m'éloigner.

— C'est interdit de jeter ses mégots n'importe où, crie mon beau-père derrière moi.

— Tu n'as qu'à m'arrêter, répliqué-je en me dirigeant vers ma voiture.

Quand je passe devant la fenêtre du funérarium, j'entends le pasteur dire :

— Nous sommes réunis aujourd'hui pour faire nos adieux à notre cher Max Trieger, un homme qui a vécu sans peur et qui était notre héros à tous…

Cela me rappelle ma devise.

Rien à foutre d'être un héros.

2
Dalila

L'avantage d'écouter ma *música* préférée très fort, c'est que ça recouvre tous les bruits alentour. L'inconvénient, c'est que des gens peuvent s'introduire dans ma chambre sans que je les remarque – mes petites sœurs, par exemple. Elles ont cette habitude agaçante de penser que je dois être entourée par ma famille à toute heure de la journée.

— Tu vas vraiment mettre *ça* ? crie Margarita par-dessus la voix rauque d'Atticus Patton, le chanteur de mon groupe de hardcore punk américain préféré, Shadows of Darkness.

Mes parents ne comprennent pas ma fascination pour la musique américaine ; ils préféreraient que j'écoute des groupes mexicains ou espagnols. Mais mon frère Lucas et moi, on avait l'habitude de sortir de la maison en douce pour mettre notre musique à fond dans la voiture de mon père.

Je baisse les yeux vers mon jean et mon débardeur noir.

— Où est le problème ?

Margarita tourne sur elle-même et sa jupe bleu clair se déploie autour de ses jambes.

— Papa dit qu'on doit bien s'habiller parce que *don* Francisco Cruz et sa femme viennent ce soir avec leur fils Rico. Et toi, tu es habillée comme pour aller à la chasse avec oncle Manuel.

— Toi, tu es habillée comme pour aller à une *quinceañera*[1], répliqué-je en me dirigeant vers ma commode pour y prendre la tiare ornée de cristaux scintillants que j'ai portée à ma propre *quinceañera*, il y a deux ans. Tiens, pour compléter ton look.

Margarita pose la tiare sur sa tête et se pavane devant mon miroir telle une altesse royale.

— Tu trouves que je ressemble à une *princesa* ?

— *Sí*. Un jour, tous les hommes de Panche feront la queue pour danser avec toi.

Du moins, si papa les laisse faire. Les pères mexicains ne sont pas connus pour être coulants ; le nôtre ne fait pas exception à la règle. Il est super sévère dans le choix des gens avec qui ses filles peuvent danser, discuter ou sortir.

Je suis bien placée pour le savoir. Je suis la fille aînée d'Oscar Sandoval, un des avocats les plus en vue du Mexique, célèbre pour sa clientèle de riches hommes d'affaires et de politiciens. Ceux-ci le paient grassement pour qu'il leur évite des ennuis. Inutile de dire qu'il parvient généralement à ses fins.

---

1. NdT : Importante fête d'anniversaire donnée pour les 15 ans d'une fille dans les communautés latino-espagnoles.

Plantée devant mon miroir, Margarita tournicote ses longs cheveux bouclés comme s'ils n'étaient pas déjà parfaits.

— Tu sais que le fils de *don* Francisco a eu dix-neuf ans ?

— Oui, je sais.

Nos familles se voient tous les ans. Quand on était plus jeunes, Rico et moi, on jouait et on faisait des bêtises ensemble. Nos parents disaient en plaisantant qu'on ferait un couple parfait, mais depuis quelques années Rico se montre distant envers moi. L'an dernier, il a passé plus de temps à envoyer des textos à d'autres filles qu'à me parler. Du coup, je n'ai pas vraiment hâte d'être à ce soir.

— C'est un *papacito*, Dalila ! Tu devrais sortir avec lui.

— Je ne suis pas à la recherche d'un *papacito*.

— Tu préfères finir ta vie seule ? Trop nul.

Margarita part de ce rire aigu qui résonne si souvent dans les couloirs de *La Joya de Sandoval*, la maison où je suis née et que je considérerai toujours comme la mienne.

Lola, notre gouvernante depuis que j'ai cinq ans, fait irruption dans ma chambre. Son sourire joyeux illumine toujours ma journée, surtout quand elle chante en travaillant – des chansons dont je jurerais qu'elle les invente au fur et à mesure. Parfois en espagnol et parfois en anglais. Lola parle les deux langues parce qu'elle est née dans la ville touristique de Puerto Vallarta. Quand il était jeune, papa a étudié dans une université new-yorkaise pour laquelle

il avait décroché une bourse. Il insiste pour qu'on parle anglais le plus souvent possible, au cas où on aurait besoin d'être bilingues dans notre futur métier. Il m'a même envoyée au collège dans une école privée du Texas.

— *¡ Hola, niñas !* Ta mère veut que tu descendes dans cinq minutes. Les Cruz sont là pour dîner, annonce Lola.

— *¡ Dios mío !* Je dois finir de me préparer.

Margarita file d'un pas sautillant qui fait danser ses boucles dans son dos.

— Elle a assez d'énergie pour cinq personnes, commente Lola en tirant sur mes draps sales pour défaire mon lit. Baisse cette musique avant que ta mère ne t'ordonne de le faire. Tu sais qu'elle déteste ces hurlements de fous déguisés en chansons.

— C'est parce qu'elle n'écoute pas les paroles.

Lola lève un sourcil.

— Les paroles ? C'est comme ça qu'on appelle ces âneries de nos jours ?

— Tu es trop conservatrice, répliqué-je. Tu t'attends toujours à ce que les hommes paient pour tout, qu'ils ouvrent la porte aux femmes et que…

— Dalila, il n'y a rien de mal à ce qu'un homme fasse preuve de respect envers une femme, me coupe Lola. Un jour, tu comprendras.

Bien sûr, c'est agréable quand un homme m'ouvre une porte, mais dans le cas contraire, pas question que je reste plantée là à attendre alors que je peux le faire moi-même.

— Dis-moi, Lola, tu trouves que j'ai l'air de partir pour la chasse ? demandé-je en me regardant dans le miroir.

J'ai attaché mes cheveux en queue-de-cheval pour ne pas qu'ils me tombent dans la figure pendant toute la soirée. J'ai mis un peu d'eye-liner et de mascara, mais il fait si chaud, dehors, que je n'ose pas me maquiller davantage de crainte que ça ne fonde et que ça ne me donne l'air d'un clown.

Lola incline la tête d'un côté puis de l'autre en réfléchissant.

— Tu es la fille d'un des hommes les plus importants du pays, répond-elle, abandonnant mes draps pour se diriger vers ma penderie. Un jean et un débardeur, ce n'est pas une tenue appropriée pour accueillir des invités.

— Je n'ai pas envie de frimer.

— Ce n'est pas frimer, Dalila, c'est faire preuve de dignité. (Elle sort une courte robe jaune que maman m'a rapportée d'un voyage en Italie l'an dernier.) Que penses-tu de ça ?

Je n'ai même pas enlevé l'étiquette.

— Je la garde pour une grande occasion.

— Tes retrouvailles avec le fils de *don* Francisco pourraient bien en être une.

Avec un énorme soupir, je saisis la robe et arrache l'étiquette.

— Pourquoi j'ai l'impression que tout le monde, dans cette famille, veut m'exhiber comme une espèce de trophée ?

Lola roule mes draps en boule et se dirige vers la porte.

— Ils veulent que tu sois heureuse.

Je proteste :

— Je peux être heureuse sans garçon dans ma vie.

— Bien sûr, *señorita*. Mais l'amour rend les femmes plus douces.

Plus douces ? Beurk.

Je n'ai pas besoin d'être plus douce. Et je n'ai pas besoin d'un garçon pour me rendre heureuse. J'ai ma famille, mes études et… notre maison, *La Joya de Sandoval*. Toute ma vie est planifiée. Je n'ai pas de temps à perdre avec les garçons – du moins, pas avant d'avoir fini médecine, dans neuf ans.

Par la fenêtre, je contemple le jardin en contrebas. Maman se donne du mal pour qu'il soit toujours bien entretenu et mette en valeur les couleurs vibrantes des fleurs du Mexique. Je crois que ça lui rappelle sa grand-mère, qui vendait des fleurs sur les marchés du Sonora pour nourrir sa famille. Elle est particulièrement fière de ses *cempasuchiles*, les œillets orange que nous utilisons pour les fêtes traditionnelles.

Maman ne nous laisse jamais oublier que nous menons une existence de privilégiés – une existence dont beaucoup de gens de mon pays ne peuvent que rêver.

Après avoir enfilé la robe choisie par Lola, je descends notre escalier de pierre incrusté de mosaïques colorées. Mes parents ont conçu chaque détail de *La Joya de Sandoval* pour en faire un sanctuaire.

En passant devant le bureau de mon père, je l'entends discuter avec *don* Francisco. Ça n'a pas l'air de bien se passer.

— J'ai déjà accepté de le représenter, dit sèchement papa. Je ne le trahirai pas.

— Tu dois nous donner ces renseignements, Oscar, insiste *don* Francisco alors que je jette un coup d'œil à l'intérieur de la pièce par la porte légèrement entrebâillée. Nous en avons besoin. Prouve ta loyauté envers un vieil ami.

— La discussion est close, réplique sévèrement papa. Tu es comme un frère pour moi, Francisco. N'essaie plus jamais de me forcer la main. (Son expression s'adoucit quand il m'aperçoit dans le couloir.) Ah, tu es enfin là, *cariño*, lance-t-il en sortant de son bureau pour m'entraîner vers la cour, *don* Francisco sur nos talons.

Je demande :

— De quoi parliez-vous ?

— De rien, Dalila. Des histoires de boulot ennuyeuses.

Je voudrais insister, mais lorsque nous atteignons la cour, tout le monde nous encercle.

— Chaque année tu es plus belle que la précédente, ma jeune demoiselle, déclare la femme de Francisco.

Nos trois invités s'assoient sur des chaises garnies de coussins et maman leur sert une sorte de brandy ambré. *Don* Francisco arbore la même moustache touffue que d'habitude, ainsi qu'un costume gris avec une pochette rouge qui suinte le fric. Sa femme semble avoir passé toute la journée au salon de beauté pour se préparer à ce simple dîner entre amis. Ses cheveux sont relevés en un chignon compliqué et les sequins de sa robe scintillent dans les lumières du patio.

Leur fils Rico a beaucoup changé depuis l'an dernier. Visiblement, il prend soin de son corps. Au lieu des fringues décontractées que portent la plupart des garçons de dix-neuf ans, il arbore un costume taillé sur mesure pour sa silhouette élancée. Ses cheveux coupés court lui donnent l'air coriace et plein d'assurance – une combinaison dangereuse.

Il m'adresse un signe de tête approbateur.

— Tu te souviens de la fois où on a renversé un pot de fleurs en jouant à cache-cache quand on était petits ? me demande-t-il. À l'époque, tu adorais les fleurs ; je suppose que tes goûts ont changé. Mon père m'a dit que tu commençais médecine l'an prochain.

— Oui. Je veux devenir chirurgienne cardiaque, annoncé-je.

— Ouah ! lâcha sa mère, impressionnée. Quelle ambition !

Maman accroche un sourire tiède sur son visage.

— Nous sommes très fiers de Dalila.

Je sais qu'elle pense à mon frère aîné, Lucas. Sans son souffle au cœur, il serait toujours en vie. Et même si trois ans se sont écoulés depuis sa mort, je pense à lui chaque jour en regrettant qu'il ne soit pas là. Je sais qu'elle aussi.

Don Francisco se tourne vers papa.

— Je suis content de ne pas avoir de filles. Je ne les laisserais pas aller à l'université, ni même sortir de la maison sans garde du corps.

Je réplique :

— Mes sœurs et moi sommes capables de nous débrouiller seules.

— Je suis sûr que c'est facile de vous débrouiller seules en vivant à Panche, intervient Rico avec un sourire narquois. Mais Panche n'est pas le monde réel.

Je lève un sourcil.

— Veux-tu dire que ma vie est factice ?

— Je veux dire qu'il y a dehors tout un monde dont tu ne soupçonnes même pas l'existence.

Je m'apprête à répliquer lorsque maman pose une main sur mon genou pour m'intimer le silence.

Lola vient annoncer que le dîner est prêt et je soupire de soulagement. Avec un peu de chance, on changera de sujet dès qu'on sera attablés. Mais avant que je puisse suivre les autres vers la salle à manger, Rico se plante devant moi.

— Je ne voulais pas t'insulter.

— Tu ne m'as pas insultée. Mais je n'aime pas qu'on me considère comme une faible femme.

Il me tend son bras. Visiblement, il n'a pas pigé que je ne suis guère amatrice de galanterie.

— Mon père m'a toujours dit que je devais traiter les femmes comme des fleurs délicates.

J'essaie de retenir un gloussement, mais en vain.

— C'est le truc le plus ridicule que j'aie jamais entendu. Je ne suis pas une fleur et je ne mène pas une existence surprotégée. Je suis une fille coriace, capable de botter des culs en cas de besoin.

Rico me détaille de la tête aux pieds.

— Vraiment ? Tu te prends pour une dure à cuire ?

J'acquiesce.

— Je suppose.

Il croise les bras sur sa poitrine.

— D'accord, *doña* Dalila. Montre-moi comment tu peux te défendre contre un mec comme moi.

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ?

— Pas ici.

Je voudrais bien lui faire une démonstration, mais pas embarrasser mes parents.

— Je suis membre d'un club de boxe à Sevilla, m'informe Rico. Et si je t'emmenais là-bas pour que tu me prouves que tu n'es pas une fleur délicate ? Je pourrais même te montrer quelques trucs. Tu aimes la boxe ?

— La boxe est une seconde religion, chez nous.

Depuis toute petite, je regarde des matchs avec papa et Lucas. Enfin, juste avec papa, maintenant.

Rico lève fièrement le menton et gonfle la poitrine.

— Je suis semi-pro et je vais bientôt monter dans le classement.

À mon tour de le détailler de la tête aux pieds.

— Toi, un semi-pro ? Ce n'est pas toi qui as pleuré quand tu t'es coupé en fabriquant un avion en papier ?

— J'avais cinq ans. Ça ne compte pas.

— De toute façon, tu ne pourras jamais convaincre mon père de me laisser aller dans un club de boxe.

J'adorerais y aller – même avec Rico, cet idiot qui prend les femmes pour des fleurs délicates. Je lui montrerais que je ne suis pas aussi faible qu'il le croit.

— Pas de problème, m'assure-t-il. D'ici à la fin de ce dîner, ton père sera d'accord pour que tu

m'accompagnes. Il considère mon père comme son frère. Fais-moi confiance.

Pendant le repas, Rico évoque la possibilité de m'emmener à son club de boxe.

Papa lève un sourcil et me dévisage avec curiosité.

— Tu veux faire de la boxe, Dalila ?

— Oui. Je veux prouver à Rico que je ne suis pas une fleur délicate.

Je suis une fille coriace capable de se débrouiller seule.

3
Ryan

Le Lone Star Boxing Club de Loveland, au Texas, me rappelle le club de fitness que je fréquentais à Chicago. Dans les deux endroits, des boxeurs motivés s'entraînent dans l'espoir de passer pros. La plupart des mecs qui viennent tous les jours sont comme moi ; ils essaient de progresser le plus vite possible.

— Putain, mais où tu étais passé, Hess ? me lance Larry, un accro aux stéroïdes qui tient l'accueil du club, lorsque je franchis la porte. D'habitude, tu te pointes à l'aube.

— La vie s'est mise en travers de mes projets, mec.

— Ouais, je connais ça.

Il me lance une serviette de ring blanche passée en machine tant de fois que son logo commence à s'effacer. Je la rattrape au vol et me dirige vers le vestiaire, à l'autre bout du local. Après ma conversation de tout à l'heure avec Paul, j'ai plus que jamais besoin de m'entraîner. Ce club est le seul endroit où

je me sens à ma place, où je contrôle ma destinée. Autrefois, la boxe était une échappatoire ; aujourd'hui, elle fait partie de ma vie. Je me fiche de la transpiration et j'ignore la douleur. Quand je me bats, mon esprit est en paix et je peux me concentrer sans être distrait ou inhibé par quoi ou qui que ce soit.

Une fois en tenue, je trouve un sac de frappe libre. La plupart des gars qui fréquentent le club ne sont pas du genre bavard, ce qui me convient très bien. En règle générale, je ne parle pas à moins d'avoir quelque chose à dire.

— Visez-moi ça ! Mais c'est Ryan Hess, notre délinquant préféré en chair et en os ! lance mon copain Pablo. (Lui, il n'en a rien à faire de la règle tacite du silence. Il va au lycée de Loveland, comme moi, et bosse ici deux jours par semaine.) Je pensais que tu serais aux obsèques.

Je frappe le sac et commence à m'échauffer.

— J'y suis allé.

— Tu t'es sauvé avant la fin ?

Je m'interromps.

— Je ne me suis pas sauvé, Pablo. J'y suis allé et j'en suis parti. Fin de l'histoire.

Il se fend d'un large sourire, révélant une incisive ébréchée qui atteste qu'il ne fait pas toujours gaffe.

— Tu sais de quoi tu as besoin ?

— Je suis certain que tu vas me le dire, que j'aie envie de l'entendre ou pas.

Je l'ignorerais bien, mais j'ai laissé mon casque dans mon sac de sport, donc, je ne peux pas bloquer sa voix.

— Tu as besoin de travailler tes compétences sociales.

Sérieux ?

— Et si je n'ai pas envie d'être sociable ?

Je frappe le sac. Une fois.

Deux fois.

— Il te faut une bande de potes, Hess, insiste Pablo. Tu ne peux pas combattre le monde entier tout seul. Tu n'es pas une île.

Mais de quoi il parle, putain ? Une *île* ?

— Tu lis trop de bouquins de développement personnel, Pablo. Et si on montait plutôt sur ce ring pour faire du sparring ?

Son gloussement résonne à travers la salle.

— Pas question que je monte sur le ring avec toi, Hess. Il paraît que tu as étalé Roach la semaine dernière. Et Benito la semaine d'avant.

— Ils n'étaient pas concentrés.

Sa bouche frémit d'amusement.

— Ce dont deux des meilleurs boxeurs de ce putain de club, imbécile. Du moins, ils l'étaient avant ton arrivée. Tu te bats comme si tu avais flanqué des coups de poing toute ta vie.

Il ne peut pas savoir que, petit, j'étais une vraie chochotte. Qu'est-ce que j'ai pu prendre comme dérouillées quand j'allais à l'école primaire et au collège dans la banlieue ouest de Chicago ! Je n'étais déjà pas très bavard et mes fringues venaient du Secours populaire. J'étais un marginal, un gosse qui ne s'intégrait pas. Je ne m'intègre toujours pas, en fait. Et je ne parle pas plus qu'avant. Mais j'ai

découvert très vite que se faire taper dessus craignait carrément.

Un jour, quand j'étais en cinquième, cette petite brute de Willie Rayburn m'a pourchassé après les cours comme il le faisait toujours. Il était juste sur mes talons, je ne regardais pas trop où j'allais et j'ai foncé dans un lycéen appelé Felix. Je le connaissais parce qu'il vivait dans le mobil-home voisin du nôtre.

Il m'a demandé pourquoi j'avais peur de Willie. J'ai haussé les épaules.

Il m'a demandé si je voulais apprendre à me battre. J'ai opiné.

Après ça, une fois de temps en temps, je retrouvais Felix sur le petit carré d'herbe derrière le parc de caravanes, et il m'apprenait à boxer. Il m'avait dit que son père était boxeur et que si je savais décocher un bon direct, les types comme Willie Rayburn me foutraient la paix.

Je me souviens de la première fois que je me suis battu contre Rayburn. C'était glorieux.

Ça s'est passé à la cafète du collège. Je parlais à une fille mignonne nommée Bianca. Willie s'est pointé ; il a dit à Bianca que j'habitais dans un mobil-home et que ma mère était une pute alcoolique. Je détestais que les gens découvrent que je vivais dans ce vieux parc de caravanes à la lisière de la ville. Et ma mère avait l'habitude de ramener des mecs chez nous, mais ce n'était pas une pute. Elle espérait juste que l'un d'eux resterait assez longtemps pour prendre soin de nous. Mais tout ce qu'ils faisaient, c'était lui filer des coquards et l'encourager à picoler.

Je haïssais ma vie, mon père disparu, ma mère et Willie Rayburn.

Ce jour-là, tout ce que je réprimais a jailli de moi telle une éruption volcanique. J'en avais fini de m'apitoyer sur mon sort et de jouer les victimes.

Avant qu'il puisse me frapper ou me pousser à terre, je lui ai décoché un solide crochet du gauche. Il s'est écroulé et je me suis jeté sur lui pour le frapper encore et encore, le visage ruisselant de larmes de frustration. Mes poings ont volé jusqu'à ce que les trois surveillants de la cafète m'empoignent pour nous séparer.

J'avais cassé le nez de Willie et j'ai été renvoyé une semaine. Mais je m'en fichais. Quand je suis revenu, les autres gamins n'osaient même pas me regarder de peur que je ne leur fasse la même chose. Maintenant, j'avais du pouvoir. J'adorais que les gens me foutent la paix et je me prenais pour un gros dur.

Même si j'étais toujours un marginal.

Le silence se fait soudain dans la salle lorsque Todd Projansky, le propriétaire du Lone Star, débarque avec quatre mecs qui ont l'air de boxeurs expérimentés.

Je les désigne du menton en demandant à Pablo :

— C'est qui, eux ?

— Celui du milieu, c'est un fringe contender[1] appelé Mateo Rodriguez, me répond-il à voix basse. Il paraît qu'il s'entraîne dans un club mexicain où Camacho donne des trucs à quelques types. Je l'ai vu se battre. Il est bon.

---

1. NdT : Un fringe contender est un boxeur assez doué pour figurer dans les classements mondiaux, mais pas suffisamment pour se hisser très haut.

Une minute… Mon cerveau a du mal à traiter l'information qu'il vient de recevoir.

— Reviens en arrière. Ce mec connaît *Camacho* ? On parle bien de Juan Camacho, la légende de la boxe ?

— Le seul et unique. (Pablo hausse les épaules.) En tout cas, c'est ce que dit la rumeur.

Putain. Juan Camacho est un boxeur mexicain mondialement célèbre, le grand champion poids lourds dans les années soixante-dix. Il a dominé la catégorie pendant des années. Puis il a disparu sans laisser de traces. Il doit avoir plus de soixante piges, maintenant. C'était un boxeur à l'ancienne, il s'entraînait comme une bête.

Quand j'ai commencé la boxe, je regardais des vidéos de lui et je reproduisais ses mouvements. Je mimais des matchs entiers, copiant ses directs rapides et sa façon de se déplacer autour du ring. Si ce Rodriguez le connaît…

— Je vais lui demander si c'est vrai.

Pablo m'attrape par l'épaule pour me retenir.

— Non. On n'engage pas la conversation avec un type comme Rodriguez : on attend qu'il vienne vous parler.

— Toi, peut-être. Moi, je prends l'initiative.

Je traverse la salle avec un seul objectif en tête : découvrir si la rumeur dit vrai.

Mateo Rodriguez a les cheveux noirs ; il porte un débardeur et un short blanc tout simples, comme s'il était prêt à se battre. Il n'est pas ultra-musclé et n'a pas l'air intimidant, mais je sais qu'on ne présume

pas des capacités de quelqu'un tant qu'on ne l'a pas vu sur le ring.

Il regarde deux mecs faire du sparring, les bras croisés sur sa poitrine comme s'il jaugeait du bétail. Quand je me plante devant lui, il hausse un sourcil.

Sans hésitation, je lance :

— J'ai entendu dire que tu connais Juan Camacho. C'est vrai ?

Il me dévisage avec curiosité.

— C'est qui, ce *gringo* ? demande-t-il à Projansky.

— Ryan Hess. Un nouveau de Chicago. Il s'est installé ici l'an dernier quand sa mère a épousé le shérif Blackburn.

Rodriguez reporte son attention sur moi, les mâchoires serrées.

— Écoute, petit, Camacho ne signe pas d'autographes.

— Je ne veux pas d'autographe. Je veux le rencontrer et lui demander de m'entraîner. Il est affilié à quel club ?

Rodriguez glousse tout bas, puis me toise.

— T'entraîner ? Camacho n'est affilié à aucun club et n'a certainement pas de temps à perdre avec de jeunes idiots qui ne connaissent rien à la boxe et se voient déjà parader en haut du classement.

Le problème de Rodriguez, c'est qu'il a commis l'erreur de me juger avant de m'avoir vu me battre.

— Fais trois rounds avec moi. Si je gagne, tu me présentes à Camacho.

— Tu me lances un défi ?

— Oui.

Un des coins de sa bouche se relève en un demi-sourire amusé.

— Et si je gagne ?

Je plante mon regard dans le sien.

— Tu ne gagneras pas.

— Tu es drôlement sûr de toi, petit coq.

Tout le monde nous observe. Les types comme Rodriguez ne peuvent pas refuser un défi parce que leur virilité est en jeu. Certains feraient n'importe quoi pour préserver leur précieux ego, sur le ring et en dehors.

— Tu sais quoi, Hess ? Je vais te faire une fleur. (Il adresse un clin d'œil à ses amis.) Trente secondes sur le ring. Si tu arrives à placer un seul gros coup, je t'emmène voir Camacho.

Un seul gros coup en trente secondes ?

— Elle est où, l'arnaque ?

Rodriguez écarte grand les bras.

— Il n'y a pas d'arnaque. Si tu n'arrives pas à placer un seul gros coup en trente secondes, tu n'as pas la carrure.

Je lui tends la main et il la serre.

— Marché conclu.

Je reviens vers Pablo.

— Tu veux bien être mon homme de coin ? Tu as dit que tu me soutenais.

Mon ami secoue la tête à s'en décoller le cerveau.

— Je n'ai jamais dit ça. J'ai dit que tu devrais être plus sociable pour te faire une bande de potes qui te soutiendraient. Je ne suis pas une bande à moi tout seul.